L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 24 JUIN 1889. 62ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 24 JUIN 1889.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00
On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.	

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$3 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par E. Onorato—Au local No 142 rue Camp, entre Sud et Gravier, instruments de musique, morceaux de musique installations, comptoirs, vitrines, comptes ouverts, etc.

Par le shérif—A 10 heures A. M., au local No 205 rue du Canal, machines à coudre, machines, moteur électrique, lingerie pour messieurs, baux non expirés, etc. Et à 2 heures P. M. à son entrepôt, rue Ste-Anne, entre Royale et Chartres, un lot assorti de meubles de maison.

La solidarité entre toutes les branches de l'industrie nationale.

Le *Petit Journal*, de Paris, démontre de la façon la plus saisissante la solidarité existant entre toutes les branches de la production nationale, et montre combien a été perfide la tactique qui, en 1881, a suscité l'antagonisme entre elles.

Voici, remarque-t-il, le raisonnement qu'on a tenu :

Aux filateurs, on a dit :

—Vous vous plaignez ! Ah ! nous la concevons bien ! Vous payez trop cher la houille, et les machines, et les outils qui vous sont nécessaires. Nous allons donc augmenter ou abaisser dans de fortes proportions les droits qui grèvent les houilles, les fers et les outils étrangers, afin que vous les ayez à bon marché !

Oui, mais ce seront les filés étrangers.

Aux confectionneurs, on a dit :

—Vous vous plaignez ! et nous le concevons bien ! Les tissus dont vous avez besoin vous coûtent fort cher. Nous allons donc diminuer les droits qui grèvent, à l'entrée, les tissus étrangers, afin que vous les puissiez acheter à bon marché !

Oui mais ce seront les tissus étrangers.

Et ainsi de suite sur toute la ligne.

Où cela a-t-il mené la France ? A ceci : que la houille, le fer, les filés, les tissus soi disant à bon marché viennent de l'étranger et qu'on favorise l'introduction, par quantités considérables, de produits étrangers : fer, houille, filés, tissus, etc., lesquels viennent ainsi faire une redoutable concurrence aux produits similaires français, non seulement par les quantités qui entrent, mais par l'influence que ces entrées exercent sur les prix.

Assurément, l'exportation qu'on vise est, en thèse générale, une chose excellente, mais—comme le fait remarquer notre confrère—le ne saurait être, d'une façon absolue, le critérium de la situation industrielle et commerciale d'un pays. Et il le prouve en quelques mots :

Prenons l'agriculture et la viticulture, dont vivent plus de vingt-cinq millions de personnes. Si ces deux grandes richesses de la production nationale sont en prospérité, ceux qui en vivent deviennent, pour l'industrie, des consommateurs excellents, et l'industrie leur vend ses produits à des prix rémunérateurs.

De même, si l'industrie est florissante, elle offre un débouché précieux à l'agriculture et à la viticulture.

Mais supposez, ce qu'il est le cas près nt, que l'agricul ure et la viticul ure souffrent. Que se passe-t-il ? Ceci : c'est que l'industrie est obligée de chercher au dehors, tandis qu'elle ne trouvait si elle trouvait au dedans un marché plus facile, des débouchés pour ses produits et des débouchés à ses produits. Si en réalité un pays dont d'exportation, souvent à bas prix, qu'on pourrait prendre, n'y regarder que superficiellement, pour un signe de prospérité qui est souvent un signe contraire.

Il ne faut pas oublier que l'exportation n'est que l'excédent de la production sur la consommation intérieure

Le protectionnisme en France.—Intérêt personnel, intérêt général.

A propos de l'Italie, la *République Française* dit, dans sa dernière revue économique et industrielle, que les industriels du Nord, solidarisant leurs intérêts avec ceux des populations agricoles du l'ouest et du Midi de la France, s'opposaient à toute négociation nouvelle avec cette puissance, bien qu'elles fussent victimes de la guerre des tarifs, conséquence de l'aveuglement de M. Crispi. Notre confrère en a un écho, quasque éclatant dans la lettre suivante, que la Chambre de commerce de Lille a adressée, récemment, à M. le ministre du commerce, de l'industrie et des colonies :

La question des relations douanières avec la France et l'Italie préoccupe vivement les chambres de commerce. Et les industriels qui les composent ne peuvent leur faire bénéficier de leur expérience et de leur savoir-faire, qu'en les mettant au courant des éléments d'informations indiquant l'éventualité d'un régime provisoire ne visant que certains articles, mais laissant les ses par M. le ministre des affaires étrangères qu'il ne serait rien fait en l'absence du Parlement à dissiper ces craintes et incertitudes.

La chambre de Lille moins leur le mis sire, saisit l'occasion pour vous faire connaître sa manière d'envisager cette question qui dans les circonstances actuelles. Elle considère que, malgré les intérêts différents de leurs circonscriptions, toutes les chambres de commerce sont de ces présent où la dignité nationale est en jeu, se mettent avec les unes des autres et que le but proposé doit être, non un rétablissement pur et simple du tarif général, mais bien un ensemble de conventions qui, étudiées avec le concours de ces chambres, puissent donner satisfaction aux intérêts particuliers des diverses régions sauvegardant l'intérêt général du pays. Elle estime en outre, pour le même raison que la France bien que se maintenant disposée à la conciliation, n'a pas à prendre les devants, et que son rôle doit se borner à attendre les propositions de l'Italie pour les discuter ensuite.

L'attitude toujours correcte des représentants du Nord est d'autant mieux ressortir—fait observer la *République française*—que, dans une circonstance récente, on a vu les députés du Centre et du Midi abandonner les industriels et les agriculteurs du Nord.

En 1888, lorsque le gouvernement proposa à la Chambre un nouvel impôt sur la fabrication du sucre, les députés des pays betteraves, du *critérium* de la situation industrielle et commerciale d'un pays. Et il le prouve en quelques mots :

Prenons l'agriculture et la viticulture, dont vivent plus de vingt-cinq millions de personnes. Si ces deux grandes richesses de la production nationale sont en prospérité, ceux qui en vivent deviennent, pour l'industrie, des consommateurs excellents, et l'industrie leur vend ses produits à des prix rémunérateurs.

De même, si l'industrie est florissante, elle offre un débouché précieux à l'agriculture et à la viticulture.

Mais supposez, ce qu'il est le cas près nt, que l'agricul ure et la viticul ure souffrent. Que se passe-t-il ? Ceci : c'est que l'industrie est obligée de chercher au dehors, tandis qu'elle ne trouvait si elle trouvait au dedans un marché plus facile, des débouchés pour ses produits et des débouchés à ses produits. Si en réalité un pays dont d'exportation, souvent à bas prix, qu'on pourrait prendre, n'y regarder que superficiellement, pour un signe de prospérité qui est souvent un signe contraire.

Il ne faut pas oublier que l'exportation n'est que l'excédent de la production sur la consommation intérieure

X....., malade imaginaire, fait venir un médecin, le consulte, et comme celui-ci lui déclare qu'il n'y a nul remède à lui prescrire :

—Décidément, s'écrie le faux malade, je ne connais rien de plus bête qu'un médecin !

—Parbon, riposte poliment le docteur, vous oubliez celui qui le fait appeler.

Farandoul, intarissable bavard, a entamé une série de conférences en province.

—J'ai eu tellement de succès à Pergnan, disait-il devant quelques amis, que l'auditoire, à l'unanimité, m'a voté une médaille.

—De platine !... ajoute vivement un des auditeurs.

FEUILLETON.

SANS MÈRE.

— PAR —

PAUL D'AIGREMONT.

TROISIÈME PARTIE.

SEULE AU MONDE.

—Suite—

—Tu le demandes ! Tu es une femme, il ne t'appartient pas de courir le monde.

—J'ai du courage et de la volonté, je réussirai.

—Peut-être. Dans tous les cas, au prix de quelles fatigues, de quelles souffrances, de quels dangers !....

—Tout cela n'est rien, quand le but est devant les yeux.

—Il faut avoir la force physique nécessaire.

—Elle ne me manquera pas !

—Qu'en sais tu ? Ta volonté peut s'en aller tout à coup dans quelque indisposition subite. Et moi, d'ailleurs, mes inquiétudes, mes angoisses de te savoir seule en un pays inconnu, tu ne les comptes donc pour rien ?

—Tu est un vaillant, toi aussi, et en te disant que je remplis un devoir, tu attendras mon retour avec résignation.

—Non, si je te laissais partir, ce serait une lâcheté de ma part, c'est mon rôle à moi d'aller là-bas et d'y réussir.

—Ton rôle est de reprendre ta maison, de la diriger, de rendre l'industrie aussi florissante que possible. Car pour attendre le meurtrier de Georges, il nous faudra peut être de l'argent, et beaucoup d'argent.

—Tu viens de prouver pendant ces trois mois terribles que tu avais les qualités d'ordre, de bonne administration, d'intelligence industrielle qu'il faut à un chef de maison. Tu peux donc me remplacer ici encore pendant quelque temps.

—C'est possible, mais quand une difficulté se présente soit pour les machines, pour les presseaux, ou pour les moules, je ne sais pas la résoudre.

Pierre l'arrêta.

—Le contremaître t'aidera. Du reste, je prierai un de mes camarades de l'Ecole de se mettre à ta disposition pendant mon absence, c'est moi qui dois partir je partirai.

Et comme il vit que la jeune femme allait protester encore, il lui prit la main.

—Tais-toi, dit-il, n'insiste pas, c'est inutile. Tu es une dévouée, je le sais bien. Et après ma prison, les odieuses accusations qui ont pesé sur moi, et les préoccupations qui ont été les miennes, tu voudrais me faire reposer dans la paix heureuse du foyer, loin des fatigues et des dangers.

Mais c'est une erreur de la sollicitude. J'ai besoin au contraire d'aller, de venir, de me fatiguer.

Tout cela me fera du bien, me remettra en possession de mon calme et de mon énergie.

D'ailleurs tu oublies, qu'y consentirais je, tu ne peux pas partir !

—Pourquoi ?

—Et Georgette que tu nourris ? Vas-tu la donner à une étrangère.

—Oh ! jamais !

—Alors peux-tu l'emporter, et entreprendre un si long voyage avec une enfant à la mamelle ?

Mme Chaniers baissa la tête.

—De toutes les raisons, dit-elle tristement, celle là est la seule bonne.

—Console-toi. Ici, tu continueras ton rôle de chef de maison si bien commencé, et moi là-bas, je chercherai Eugène Gages.

—Et tu ne le trouveras pas.

Pierre tressaillit.

—Que dis-tu ? fit-il impressionné malgré lui.

Adèle fit craquer toutes les articulations de ses doigts dans un geste violent; puis redressant presque aussitôt maîtresse d'elle-même :

—Je suis folle, dit-elle ; et j'ai tort de te décourager ; mais il me semble que seule je dois vous venger, Georges et toi !....

Elle adressa un long regard au portrait du mort, et ajouta :

—Dans tous les cas, ce ne serait que justice, car de vous trois, lui la victime, toi le souçonné, et moi sa femme et sa sœur, je suis certainement celle qui a le plus souffert !....

Pierre la regarda de ses yeux bruns et droits, où grâce à la résolution prise, le calme et l'énergie étaient revenus :

—Courage, lui dit-il, nous sommes jeunes, et l'avenir est à nous !....

Au bout de quelques secondes, il ajouta :

—Veux-tu m'être agréable ?

—En doutes-tu ?

—Ne parle de mon voyage à personne. Je partirai demain, disons à tout le monde que je vais me distraire un peu, veux-tu ?

—Certainement.

—Mais à tout le monde, même à Robert, même à Suzanne.

Adèle ouvrit des yeux énormes.

—Pourquoi Suzanne ? demanda-t-elle.

—Je ne le sais pas. Elle a eu un secret pour toi, celui de l'apparition, la nuit du crime. Crois-moi, ne lui confie rien.

—Ainsi je ferai, si tu le désires. Mais je crois que tu as tort de te méfier d'elle.

Deux jours après, Pierre sans avoir eu effet rien dit à personne, pas plus à l'une qu'à son amie, s'embarquait à la gare de l'Ouest pour aller du Havre à Southampton, et de là, à New-York et à Philadelphie.

Adèle avait voulu l'accompagner jusqu'à son wagon, afin de rester avec lui le plus longtemps possible.

Quand elle rentra chez elle, Mme Chaniers trouva Suzanne qui l'attendait dans le vestibule.

—M. Pierre est parti ! lui demanda-t-elle très pâle, les dents serrées et les lèvres tremblantes.

—Oui, répondit la jeune femme un peu étonnée et fort embarrassée par la physionomie altérée de Suzanne Vergnes.

Celle-ci continua :

—Où est-il allé ?

En balbutiant, comme honteuse de son mensonge, Adèle répondit :

—En Normandie, régler la succession de Mme de Lavaraude.

—Ah ! Et après ?....

—Comment après ?

—Oui, quand cette succession sera réglée que fera M. de Sauves ?

—Mais il reviendra ici, prendre la direction de l'usine, je suppose.

—Et êtes-vous bien sûre ?

Adèle regarda la jeune fille, toute étonnée.

Etait-ce bien Suzanne qui lui parlait ainsi !

—Je ne te comprends pas, fit-elle, que veux-tu dire ? Explique-toi.

—Volontiers. M. Pierre n'est pas en Normandie. Il est parti pour Philadelphie.

Adèle tressaillit.

—Comment le sais-tu ? lui demanda-t-elle.

—Je n'ai pas écouté aux portes, répondit aussitôt Suzanne avec une certaine hauteur, ceci est au-dessous de moi.

Mais ce serait bien mal vous connaître, M. Pierre et vous, que de ne pas être sûre que le premier emploi de votre temps libre serait de courir après le meurtrier de M. Georges.

—Ah ! tu crois cela ?

—J'en suis certaine. Mais une chose me désespère.

—Laquelle ?

—Vous n'avez plus confiance en moi. Alors il ne reste qu'une chose à faire, m'en aller.

Adèle vit aussitôt le vide que lui causerait le départ de cette enfant naïve et droite, qu'elle aimait bien plus comme une sœur que comme une inférieure, et qui de son côté, l'adorait.

—Toi, Suzanne, balbutia-t-elle, tu veux me quitter ?.....

—Puisque vous vous cachez de moi, au point de mentir, vous, la droiture même, c'est que j'ai fait quelque chose de bien mal, et je ne suis plus digne de partager votre vie.

—Tais-toi, tu ne sais pas ce que tu dis ... Tu ne peux pas comprendre certaines choses.

—Quoi donc ?

—La prudence....

La jeune fille interrompit violemment Mme Chaniers.

—Depuis la prudence, de quel mystère, de quelle discrétion voulez-vous parler, que je ne le sais d'avance compris et devinée ? Et qui réussira à venger M. Georges, celui qui est mort ; M. Pierre, celui qui a souffert, mon bienfaiteur à qui je dois tout, si ce n'est vous et moi, ensemble toutes les deux ?

Adèle fut frappée de la chaleur attendrie qu'elle mettait à parler de M. de Sauves.

Mais Suzanne, sans voir l'étonnement peint sur le visage de la jeune femme, continua en s'exaltant :

—Qui voulez-vous qui le trouve, ce misérable, qui le cherche, qui le découvre si ce n'est vous et moi.

M. de Sauves est trop honnête, trop naïf, il ne percera pas à jour les ruses dont il entoure sa présence là-bas. Il ne le dépistera pas comme le chien dépiste le gibier dans les bois ; il ne le reconnaîtra pas sous le déguisement dont à l'heure actuelle il couvre son infâme personnalité d'assassin, le brigand !

Mais moi, moi, croyez-vous que je ne retrouverai pas son regard gris et clair, sous n'importe quelle chevelure, au milieu de n'importe quel visage !

—Tais-toi, s'écria Adèle, effrayée de l'expression haineuse et méchante qu'avait la jeune fille d'ordinaire si douce et si bonne. Tais-toi, malheureuse enfant, car tu l'as aimé, ce maudit....

Elle éclata tout à fait.

—Non, dit-elle, ce n'est pas vrai.... Je l'ai cru, mais mon cœur s'est mépris !....

Puis, tout à coup, effrayée peut-être de l'aveu qu'elle allait laisser échapper de ses lèvres, peut être de ce qu'elle voyait pour la première fois tout au fond d'elle-même, elle cacha dans ses mains son fin visage subitement devenu plus rose qu'une pivoine aux premiers jours de mai.

Quand elle releva sur Adèle ses yeux purs encore confus, Suzanne était redevenue maîtresse d'elle-même.

—Tout ce que sais, dit-elle, c'est qu'aujourd'hui je n'ai plus qu'un désir et un but, venger mes bienfaiteurs.

Mme Chaniers serra sa main.

—Je te crois, dit-elle.

—Pourquoi avez vous laissé partir M. Pierre ? continua jeune fille au bout de quelques secondes.

—Je n'ai pas pu l'empêcher.

—C'est nous qui eussions dû y aller à sa place.

—C'était mon idée. Mais il m'a répondu que je ne pouvais ni me séparer de ma fille, ni emporter un enfant à la mamelle.

—Et moi, n'étais je pas la pour vous aider et vous suivre au bout du monde ?....

Découragée, car un instinct sûr lui disait que l'idée de Suzanne, la sienne, était seule la vérité, Adèle répondit :

Il ne l'a pas voulu !....

Au bout de quelques secondes, elle ajouta :

—Tu as trop de cœur, ma Suzette, pour ne pas comprendre qu'après les souffrances de Pierre, sa longue détention, les soupçons mortels qui l'ont enveloppé, mon pauvre frère avait besoin de faire oeuvre d'homme, et d'homme d'honneur. Il a voulu lui-même courir après sa réhabilitation plus complète, pouvais-je m'y opposer !

—C'est vrai, murmura la jeune fille en baissant sa tête intelligente.

Adèle continua :

—Mais si la fatalité le poursuit encore, si tes pressentiments et les miens sont vrais, si Eugène Gages ne peut pas être découvert par lui, plus tard, quand l'oubli se sera assez fait sur cette affaire pour laisser toute liberté à ce misérable bandit que son crime est effacé de la mémoire des hommes, quand assez de temps se sera écoulé pour endormir sa prudence, ensemble, nous nous mettrons sur ses traces.

—Vous me le jurez ?

—Sur la tête de ma fille, je te le jure.

—Et vous m'associerez à tous nos projets ?

—A tous, oui.

Adèle s'était redressée, sa taille élégante et si souple semblait avoir grandi, son visage d'une beauté si suave avait revêtu un étrange cachet d'énergie et de volonté.

—Je crois à la justice de Dieu, dit-elle d'une voix solennelle, il n'est pas possible qu'il ne nous venge pas, nous qui n'avons jamais fait de mal à personne.

Avec une expression tout aussi énergique, mais plus dure et plus implacable, Suzanne ajouta :

—Je n'ai jamais rêvé de vengeance, mais à la condition que nous l'aidions. Pour moi, je le jure aussi, je le chercherai, celui qui vous a rendue veuve....

Plus bas elle ajouta, les dents serrées :

—Celui qui a failli conduire Pierre de Sauves à l'échafaud, et si je le trouve.... malheur à lui !....

CHAPITRE IV

MORT OU VIVANT

Ce fut par un temps magnifique que la *Ville de Londres (City of London)*, un grand paquebot qui fait la traversée de Southampton à New-York, quitta l'Angleterre pour se diriger vers le Nouveau-Monde, en emportant Pierre de Sauves.

Après ces longs mois de prison, quelle joie n'éprouvait pas l'ingénieur de se trouver sur cette mer magnifique seul avec ses pensées, regardant de tous les côtés les grandes vagues voyageuses qu'effleurait à peine l'aile des mouettes blanches, et sur lesquelles le bateau marchait, en laissant à peine derrière lui la raie plus claire de son sillon d'argent !....

Peu à peu, son cœur meurtri se calma; l'affreux blessure, le doute sur sa sensibilité d'honnête homme se cicatrisa, il se dit que lorsqu'on échappe à l'horrible danger qui l'assaut un instant menacé, c'était pour arriver à la pleine et entière réhabilitation, au bonheur tranquille, exempt de tout soupçon, à l'estime souillure, qu'il était digne de goûter entre sa sœur et son fils.

Et le courage lui revint.

Et lorsque son pied toucha la libre Amérique, il sembla que rien ne devait résister à sa volonté intelligente, à l'énergie inlassable qu'il allait déployer dans la recherche d'Eugène Gages.

Bientôt, en effet, il se trouva à Philadelphie que la maison de la rue Auber lui avait indiquée comme étant le ville pour laquelle l'ancien contremaître de Pierre était parti.

Le propriétaire de l'usine qui l'avait engagé était un Français nommé Nicolas Jussieu, pour lequel M. de Sauves avait des lettres de recommandation.

Avec cela, et les quelques mots d'anglais qu'il connaissait, Pierre espérait arriver à ses fins.

Il bébarqua du chemin de fer qui relie cette immense city, la deuxième de l'Union, à la capitale, New York, le soir assez tard.

Il ne fallait point penser à autre chose qu'à chercher un hôtel et à se reposer, c'est ce qu'il fit.

Il prit donc une voiture et se fit conduire à "Colonnade Hôtel" qu'un de ses compagnons du transatlantique lui avait recommandé, et au bout de cinq minutes le cocher s'arrêta devant un colossal édifice à cinq étages dont la porte principale était en effet précédée d'un péristyle à colonnes.

Pierre entra dans un somptueux vestibule, la *hall*, accessible à tout le monde, au public comme aux hôtes de la maison, et après avoir passé entre deux remparts de malles entassées les unes sur les autres, il se dirigea vers un bureau où trônait un personnage à l'air fort important qui, mais se desserrer les dents, lui présenta un registre ouvert et une plume.

M. de Sauves n'eut pas besoin d'explications, il inscrivit son nom au dessous de celui du dernier arrivé.

L'autre ne le regarda même pas, il mit un numéro à côté, et appuya son doigt sur le bouton blanc d'une sonnette électrique.

Aussitôt un nègre parut, un superbe garçon du noir le plus intense, aux yeux d'une douceur particulière.

L'homme du bureau lui tendit une clef, et lui dit ces seuls mots :

—Twenty five.

Le nègre à son tour sonna l'ascenseur, et dix secondes plus tard Pierre de Sauves était introduit dans la chambre 205, au second étage.

Le nègre alluma le gaz, puis donna de ces les cô tés des coups d'un petit balai qu'il portait pendu à sa ceinture.

Cet instrument qui, en Amérique, remplace la brosse, est inséparable des domestiques et surtout des nègres, qui, du matin au soir, l'ont dans les doigts et le promènent partout, sur les meubles, sur les habits, sur les gens qui entrent et qui sortent, même sur leurs chapeaux.

Tout à coup, son petit travail terminé, le nègre s'inclina, et, avec une désinvolture toute parisienne :

—Monsieur a-t-il besoin de quelque chose ? demanda-t-il à Pierre.

Celui-ci qui depuis son départ de Southampton, n'entendait parler qu'anglais, ou à peu près, éprouva en écoutant ces quelques mots français, une singulière impression de joie intime.

L'accent du nègre, quoiqu'un peu sévayant, comme celui de tous ceux de se race, avait une pureté qui prouvait un long séjour en France.

M. de Sauves se retourna vivement du côté du domestique.

—Tiens ! dit-il, vous parlez français, cela m'est très agréable. Comment vous appelez-vous ?

—Abraham Dérigny.

—Dérigny.... c'est de mon pays, cela.

—Et je suis Français, monsieur, aussi. Je suis né à la Guadeloupe, que j'ai quittée tout jeune pour aller servir à Paris, de là je suis revenu à New-York, puis ici où l'on gagne plus d'argent.

Si monsieur le désire, je puis demander à être attaché à son service tout le temps que monsieur passera à Philadelphie.

—Je ne demande pas mieux. Que faut-il faire pour cela ?

—S'entendre avec le gérant sur les conditions.

—Le gérant, c'est l'homme du bureau en bas ?

—Non, celui-là n'est que le concierge ; mais il fera venir le gérant si monsieur le désire.

—Bien, ainsi je ferai demain matin.

Pierre regarda le nègre.

Son front était développé, ses yeux très doux et très droits, l'ensemble, malgré les lèvres avancées, était sympathique et annonçait une nature bonne, peut-être capable d'un certain dévouement.

—Dites-moi, Abraham, continua M. de Sauves, vous connaissez bien Philadelphie ?

—Oh ! oui, monsieur. Il y a six ans que j'y suis, et j'y ai piloté bien des Français comme monsieur.

—Etes-vous capable de m'aider à chercher et à trouver quelqu'un ?

Abraham leva sur M. de Sauves ses grands yeux étonnés, où toute impression ressentie se reflétait vite.

La sympathie du domestique avait elle fait fausse route, et au lieu de se trouver en présence de quelque gentilhomme français, ces grands seigneurs si élégants, si fiers que le nègre adorait, était-il devant un vulgaire agent de police à la recherche d'un criminel plus vulgaire encore ?....

Pierre s'aperçut vite de l'hésitation et du mécompte de celui qui était devant lui.

—Eh bien ! fit-il ; qu'avez-vous donc ? que se passe-t-il ?

Le nègre en un large sourire, sous lequel il essayait de cacher son embarras, montra toutes ses dents.

—Oui, monsieur, balbutia-t-il en trouvant pas ses mots.

—Voyons, l'interrompit Pierre, je gage que vous vous méprenez sur mes intentions.

—Dame ! ça se pourrait bien, et si monsieur voulait s'expliquer....

—C'est ce que je vais faire. Je suis à Philadelphie beaucoup pour mes affaires, car je suis fabricant à Paris, et je voudrais placer mes produits et un peu aussi prendre une maison commerciale, mais ne voulant pas aller moi-même dans ma voiture, je reconnais sa démarche !....

Mais l'inconnu avait trop d'avance.

Au bout de quelques secondes il avait pris une rue voisine et disparaissait aux yeux étonnés de M. de Sauves.

A Paris, Pierre eut ordonné à son cocher de courir après celui qui s'éloignait ; à Philadelphie où l'horrible passage des rues ne permet aux voitures de pouvoir avancer que sur les rails de fer des tramways, ce n'était pas faisable.

—Je suis peut-être fou, se dit-il, voyons d'abord chez M. Jussieu, où il était encore il y a un mois.

Une demi-heure après il arrivait à la porte de l'immense manufacture.

Mais chose étrange et qui lui serra tout d'abord le cœur, au milieu de l'extrême agitation qui régnait à l'entour, du va et vient des ouvriers, des sifflements des machines à vapeur, des longs panaches de fumée noirâtre qui montaient des hautes cheminées voisines bâties en briques rouges, l'usine de M. Jussieu toute seule était morne et silencieuse.

—Que se passe-t-il ? demanda Pierre, douloureusement impressionné, au nègre, tout aussi étonné que lui.

—On dirait que la fabrique est fermée, répondit aussitôt Abraham.

Puis sautant à terre :

—Il faut voir, dit-il.

Pierre le suivit et les deux hommes se dirigèrent vers une maison carrée, faisant retour sur le côté de la fabrique et paraissant être l'habitation particulière des directeurs ou des propriétaires.

Un timbre électrique était à la porte, Pierre appuya son doigt sur le bouton blanc.

Aussitôt un nègre aussi grand et aussi noir que Dérigny parut sur le seuil.

—Tiens ! dit celui-ci, Sylvestre Lajeunesse !....

L'autre sourit.

—Pour te servir, mon camarade, répondit il toute heureux.

Le visage du nègre en prit une expression triomphale.

Pierre tressaillit.

—Vous le connaissez ? demanda-t-il aussitôt.

—C'était.... oui !

—Comment c'était !....

Pierre tressaillit jusqu'au fond des entrailles pendant que Lajeunesse répondait :

—Le patron est mort.

—Mort ! s'écria-t-il à la fois le nègre et l'ingénieur.

—Oui, et d'une façon horrible.

—Oh ! pour sûr, monsieur peut y compter.

Le lendemain de très bonne heure, Pierre était debout.

Il n'avait point fermé l'œil de la nuit, on le comprend.

Se trouver si près de l'assassin de Georges, du misérable qui avait tué ce garçon si bon, si honnête, si aimé d'Adèle ; celui qui non seulement avait apporté le deuil et le désespoir dans leur intérieur jadis si heureux, mais avait failli le déshonorer, lui Pierre de Sauves !....

A ces idées, malgré le calme et la volonté de l'ingénieur, tout son sang bouillonnait, une grande indignation montait en lui, l'étreignait à la gorge, il n'était pas maître de ses nerfs et de sa colère.

Vingt fois, il se leva, prêt à sonner Abraham, voulant courir chez M. Jussieu avec le nègre, ne pensant plus qu'à lui demander l'adresse d'Eugène Gages.

Vingt fois, sa volonté et son énergie reprirent le dessus.

Il voulait, il devait se taire, se contenir, aller prudemment, doucement : Eugène Gages avait une intelligence supérieure, lui donner l'éveil serait perdre à jamais l'espoir d'une vengeance possible.

Alors, Pierre se recouche, et attendant le jour il se mit à repasser au passé.

Il se souvenait de ces bontés sans nombre pour celui qu'il avait pris sous sa protection.

Avait-il assez rêvé de tourner cette intelligence dévoyée vers le bien, d'en faire un ouvrier utile et un utile, un bon mari, un bon père de famille ?

Et il croyait y a voir réussi, quand le crime avait été commis.

Le crime !.....

Par moments, il doutait encore qu'Eugène Gages fût été capable de devenir un assassin !....

Et malgré les affirmations du docteur Latteux, certifiant que les cheveux trouvés dans la main du mort étaient bien ceux du contre-maître ; malgré Suzanne ; en dépit de tout ce qu'Adèle pensait et croyait ; malgré surtout sa propre conviction à lui, quand il se reportait aux singuliers adieux que lui avait faits Eugène la veille de son départ, lorsque Pierre était allé le voir dans sa petite maison de la rue Pigérécourt, l'ingénieur se disait :

—Quand je l'aurai revu, lorsque je l'aurai entendu se défendre de mon accusation, alors seulement mon accusation, alors seulement mon opinion sera faite : je ne garderai plus un doute contre lui, on bien je saurai qu'il est véritablement l'assassin que je cherche.

Comme il venait de finir sa toilette, deux petits coups furent frappés à la porte de sa chambre.

—Entrez, dit Pierre aussitôt.

La bonne figure d'Abraham apparut alors.

Au jour, il sembla à M. de Sauves, que la physionomie du nègre lui était encore plus sympathique que la veille avec son bon regard doux, et ses grosses lèvres souriantes.

—Le gérant m'a chargé de ses conditions pour monsieur, dit-il.

—Ah ! bien, quelles sont-elles ?

—Monsieur donnera dix dollars par vingt-quatre heures pour la voiture, le cocher, et moi par-dessus le marché.

Pierre fit la grimace.

—C'est cher ! dit-il.

—Que monsieur essaye pendant quelques jours, et s'il reste longtemps, il refera un arrangement.

—C'est entendu. Mais pour ce prix-là, aurai je le droit à mon véhicule à quelque heure que ce soit ?

—Du jour ou de la nuit, oui, monsieur.

—Alors, j'accepte. La voiture est elle attelée ?

—Oui, monsieur ; il y en a toujours plusieurs de toutes prêtes sous les remises.

—Bien, mettons-nous en route.

Quelques instants après, une victoria découverte, fort convenablement tenue, prenait la file sur les rails de fer qui sillonnent Philadelphie dans tous les sens, et sur lesquels passent tous les véhicules, car, voitures, fiacres, tramways, emboîtant le pas les uns à la suite des autres.

Comme les rues de cette immense ville, régulièrement bâtie en damier, sont toutes parallèles, les voitures ne se croisent jamais. Suivant que l'on va dans telle ou telle direction, au nord ou au midi, les cochers suivent telle ou telle rue, et malgré l'énorme circulation, il n'y a point à Philadelphie d'encombrement de voitures, ce qui est une très grande simplification des trajets.

Abraham avait donné au cocher l'adresse de M. Jussieu, et s'était apprêté à grimper à ses côtés.

Mais Pierre lui fit un signe.

—Asseyez-vous sur la banquette de devant, dit-il, nous causerons, et vous m'expliquerez ce que nous verrons.

Le nègre, très flatté, ne se le fit pas répéter deux fois.

—Avant d'aller dans le quartier des usines, dit-il, nous allons traverser les rues où sont les établissements de banque.

En effet, au milieu des maisons d'habitation, monotones et bâties en briques rouges comme les maisons de Manchester, les demeures somptueuses des banquiers se détachaient de loin en loin, toutes construites en marbre blanc de Pensylvanie, avec leurs larges degrés en marbre également, leurs hautes colonnades, et leurs façades monumentales.

Tout à coup, en se retournant, Pierre tressaillit : Sur un tramway, qui suivait le même ruban de fer que sa voiture, il lui avait semblé reconnaître Eugène Gages.

—Arrêtez cocher ! cria-t-il en anglais à celui qui le conduisait.

L'autre obéit.

Et sans donner d'explications au nègre abasourdi, Pierre sauta vivement à bas de sa victoria et se dirigea vers l'omnibus arrêté également.

Une vingtaine de personnes occupaient la voiture populaire.

Mais celui qui avait si bizarrement frappé les regards de l'ingénieur n'y était plus.

Il avait un chapeau de paille très petit, avec un large ruban rayé bleu et blanc ; or sur le tramway aucun voyageur n'avait de chapeau de paille.

Pierre le voyait, il en était sûr.

Avait-il rêvé ?.....

Et son désir de retrouver Eugène Gages, en surexcitant son imagination, devait-il donc le lui montrer partout ?...

Désagréablement impressionné, il allait rejoindre sa voiture, quand en levant les yeux, il lui sembla voir, au bout du square, un individu en chapeau de paille qui s'éloignait vivement.

—Dieu du ciel ! pensa-t-il, c'est lui ; il est descendu de tramway en me voyant moi-même dans ma voiture, je reconnais sa démarche !....

Mais l'inconnu avait trop d'avance.

Au bout de quelques secondes il avait pris une rue voisine et disparaissait aux yeux étonnés de M. de Sauves.

A Paris, Pierre eut ordonné à son cocher de courir après celui qui s'éloignait ; à Philadelphie où l'horrible passage des rues ne permet aux voitures de pouvoir avancer que sur les rails de fer des tramways, ce n'était pas faisable.

—Je suis peut-être fou, se dit-il, voyons d'abord chez M. Jussieu, où il était encore il y a un mois.

Une demi-heure après il arrivait à la porte de l'immense manufacture.

Mais chose étrange et qui lui serra tout d'abord le cœur, au milieu de l'extrême agitation qui régnait à l'entour, du va et vient des ouvriers, des sifflements des machines à vapeur, des longs panaches de fumée noirâtre sortant des hautes cheminées voisines bâties en briques rouges, l'usine de M. Jussieu toute seule était morne et silencieuse.

—Que se passe-t-il ? demanda Pierre, douloureusement impressionné, au nègre, tout aussi étonné que lui.

—On dirait que la fabrique est fermée, répondit aussitôt Abraham.

Puis sautant à terre :

—Il faut voir, dit-il.

Pierre le suivit et les deux hommes se dirigèrent vers une maison carrée, faisant retour sur le côté de la fabrique et paraissant être l'habitation particulière des directeurs ou des propriétaires.

Un timbre électrique était à la porte, Pierre appuya son doigt sur le bouton blanc.

Aussitôt un nègre aussi grand et aussi noir que Dérigny parut sur le seuil.

—Tiens ! dit celui-ci, Sylvestre Lajeunesse !....

L'autre sourit.

—Pour te servir, mon camarade, répondit il toute heureux.

—Et tu peux certes le faire.

—De quoi s'agit-il ?

—C'est bien ici chez M. Nicolas Jussieu ?

—C'était.... oui !

—Comment c'était !....

Pierre tressaillit jusqu'au fond des entrailles pendant que Lajeunesse répondait :

—Le patron est mort.

—Mort ! s'écria-t-il à la fois le nègre et l'ingénieur.

—Oui, et d'une façon horrible.

—Mais vous devez le savoir.

—Pas le moins du monde.

—Il y a un mois, le patron a été pris dans un engrenage, la main d'abord, puis le bras s'avri, puis tout le corps a été entraîné, quand on a pu arrêter la machine, il n'y avait plus qu'une bouillie sanglante, on ne distinguait plus rien.

—Seigneur Jésus, en voilà un malheur !....s'écria Abraham, sensible comme tous ceux de sa race.

—Et alors ?.... Qu'est devenue l'usine, demanda M. de Sauves plus pratique et qui ne perdait point son idée de vue.

—Il a bien fallu la fermer. M. Jussieu n'ayant ni parents ni famille ni associé en Amérique pour prendre la direction des affaires.

—Ah ! Et les ouvriers où sont-ils ?

—Un peu dispersés de tous les côtés.

—Il n'y a personne pour me donner des renseignements sur quelques-uns d'entre eux ?....

—Si monsieur veut entrer, l'ancien caissier qui a été nommé gardien des scellés, en attendant les ordres de France, est là.

M. de Sauves pénétra dans la maison et fut introduit dans l'ancien cabinet de M. Jussieu, tandis qu'Abraham et Sylvestre, deux compatriotes, reconnaissant connaissance dans le vestibule.

Le caissier était Français comme l'ancien manufacturier.

Pierre exposa très simplement le but de sa visite.

Eugène Gages, son ancien contremaître, ayant quitté pour gagner davantage en Amérique, Pierre qui avait besoin de lui, profitait de sa présence à Philadelphie pour essayer de le reprendre, si c'était possible.

—Eugène Gages, monsieur, répondit le caissier, est en effet resté chez nous jusqu'à la mort de M. Jussieu.

Mais tout à coup, le caissier s'arrêta.

—Je me trompe, dit-il. Il nous avait quittés huit jours avant.

M. de